

*Les magiciens, eux,
se soucient constamment de l'avenir.*
J. R. R. Tolkien, *Le Seigneur des Anneaux*

*La réalité,
on voit bien que ça ne marche pas,
que ça dégouline de tous côtés.*
Italo Calvino, *Monsieur Palomar*

Robert-Houdin au public.

De spectateurs nombreux l'aimable compagnie
Daignant me visiter ce soir,
M'inspire un noble orgueil, une joie infinie,
Car j'ai ma salle pleine et ma caisse garnie,
Deux choses bien douces à voir,
Par leur séduisante harmonie ;
Et ce double plaisir pouvant être goûté,
D'enchanteur que j'étais, je deviens enchanté.

Robert Houdin



Poème et signature de Jean-Eugène Robert-Houdin
avec un dessin d'un diable, 1851.

« Chaque notaire porte en lui les débris d'un poète^I »

Commencer ce livre par une citation de Flaubert peut vous sembler étrange. Mais, chère lecteur-ice, vous verrez qu'il existe un lien, une correspondance, entre *Madame Bovary*, l'illustre magicien dont nous allons parler et notre culture technologique. C'est, en effet, au travers de la figure de Jean-Eugène Robert-Houdin, que je vais vous emmener dans une contre-histoire de la technologie. Une histoire dans laquelle se mêlent magie, science, technique et merveilleux. Une histoire qui, je l'espère, peut nous permettre de penser autrement notre relation à la technique et aux technologies. Cette histoire, qu'initie notre illusionniste, est celle du bovarysme technologique.

Mais qui est donc Jean-Eugène Robert-Houdin me direz-vous ?

Peut-être avez-vous vu *Hugo Cabret*, le film de Martin Scorsese, et y avez-vous repéré l'hommage rendu à Georges Méliès, fondateur du cinéma de fiction et des effets spéciaux ? Peut-être, lors des Jeux olympiques, regardez-vous des duels d'escrime en vous demandant comment fonctionnent les plastrons électrifiés qui marquent les touches des adversaires ? Peut-être vous êtes-vous rendu-e chez l'ophtalmologue pour des soucis de cataracte et demandé-e qui avait bien pu inventer ces outils d'observation de l'œil ? Peut-être vous interro-

gez-vous, à chaque fois que vous prenez le taxi, sur la manière avec laquelle les compteurs mesurent le prix des courses ? Peut-être avez-vous un interphone, un portail automatique, une serrure sécurisée, une alarme électronique ou des volets électriques ? Peut-être vous intéressez-vous aux robots et à l'histoire des automates ? Peut-être êtes-vous amateur·ice de complications d'horlogerie, de micromécanique ou d'électromécanique ? Peut-être aimez-vous les spectacles de magie et de mentalisme ?

Eh bien, figurez-vous que tous ces éléments, si disparates soient-ils, ont un point commun : Jean-Eugène Robert-Houdin, horloger de formation, inventeur d'automates, magicien, et précurseur en de nombreux autres domaines.

Je précise, l'occasion m'en étant donnée ici, que je ne dresserai pas de notre homme une biographie historique. Je souhaite plutôt interroger notre époque à partir de Robert-Houdin, broser un portrait thématique et imaginaire de ce magicien comme s'il était un personnage fictif, une icône, sur laquelle je projeterai sans doute des anachronismes, des interprétations, des résonances. Car, ce qui m'intéresse chez lui, c'est ce qu'il ouvre comme possibilités, comme alternatives à la compréhension des chemins tracés par une certaine modernité technique et industrielle. Non pas parce qu'il les aurait racontées ou théorisées, mais bien parce qu'il se trouve à un carrefour de pratiques et de questionnements. C'est une sorte de symbole, ou plutôt un point de bifurcation dans notre histoire collective des techniques et des technologies. Et, l'hypothèse que je fais, c'est que son présent – notre passé donc – est une possibilité de déploiement d'autres avenir que ceux que nous dessinons aujourd'hui. Loin de moi l'idée de sanctifier le passé, de faire l'éloge de la nostalgie ou du « c'était mieux avant ». Il sera plutôt question d'une histoire alternative, qui se continue donc au présent, mais qui n'est

pas (encore) l'histoire dominante, le mouvement par lequel se déploient nos futurs.

La citation qui sert de titre à ce premier chapitre est, comme je l'évoquais, extraite du roman de Flaubert, *Madame Bovary*. Ce n'est évidemment pas un hasard. Elle résonne avec un élément de biographie de notre personnage principal. Jean-Eugène Robert, né en 1805 à Blois – un siècle tout juste avant la formulation de la théorie de la relativité par Albert Einstein, autre grand magicien –, a grandi dans une famille d'artisans. Son père, horloger, lui a enseigné son art avant de l'envoyer en apprentissage, non sans avoir essayé dans un premier temps de faire de lui un notaire – mais la poésie du jeune Jean-Eugène sera plus forte que la volonté de respectabilité de son père. Si donc il y a dans tout notaire les débris d'un poète, Robert-Houdin serait plutôt un poète construit sur les débris d'un notaire...

Notre magicien n'est pas n'importe quel magicien. Vous vous en doutiez certainement. Il est considéré aujourd'hui comme le « fondateur » de la magie moderne, même s'il a évidemment des précurseurs et des inspireurs (qu'il convoque dans ses mémoires publiées de son vivant en 1859). Il est une figure qui oscille constamment entre l'histoire et le romanesque, entre les faits et l'imagination. Et c'est en cela qu'il est un élément de compréhension de cette autre histoire technique que je cherche à esquisser en votre compagnie. Il ouvrira, utilisant ses inventions et ses talents d'horloger et de technicien, le premier théâtre des illusions à Paris.

Selon ses dires, le jeune Jean-Eugène est un élève doué, qui découvre rapidement la pesanteur des cadres traditionnels de l'apprentissage. Son père ne lui confie que des tâches subalternes qu'il apprend à maîtriser très vite et, la routine prenant le dessus sur l'émerveillement, Jean-Eugène est

obligé de se cacher pour développer tous ses talents. « La joie que j'éprouvai en voyant fonctionner ma mécanique ne peut être égalée que par le plaisir que je ressentis en la présentant à mon père, comme protestation indirecte et respectueuse contre la détermination qu'il avait prise à l'égard de ma profession. J'eus de la peine à le convaincre que je n'avais point été aidé dans ce travail : quand enfin il n'en douta plus, il ne put s'empêcher de m'en faire compliment². » Il partira ensuite chez un cousin, avant de faire son « tour de France », un voyage pendant lequel il apprendra le métier d'horloger en travaillant chez différents artisans. C'est près de Tours qu'il croise la route d'un magicien, nommé Torrini dans ses mémoires, qui lui aurait enseigné les arts de l'escamotage.

En travaillant ensuite comme horloger à Paris, chez Jacques-François Houdin, dont il épousera la fille, Cécile-Églantine, il prendra le nom Houdin à la mort de celle-ci. Il se fera désormais appeler Robert-Houdin, signe de l'amour qu'il lui portait, mais aussi pour se différencier des autres horlogers, car ils étaient quelques-uns à porter le même nom de Robert.

Il déposera de nombreux brevets, dont celui d'un réveil-briquet qui, à l'heure indiquée, carillonne et présente une flamme permettant d'allumer une chandelle. En 1844, lors de l'Exposition nationale consacrée à l'industrie, un de ses automates sera repéré et acheté par le célèbre Phineas Taylor Barnum³ – fondateur du cirque éponyme – et lui vaudra une médaille d'argent. Dans le documentaire paru en 1995 de Jean-Luc Muller consacré à Robert-Houdin, on apprend par la bouche d'un des descendants du magicien que cet automate dessinateur a brûlé dans l'incendie du musée Barnum à New York.

Parmi ses automates célèbres, on compte aussi un automate pâtissier : « C'était d'abord un petit pâtissier sortant à commandement d'une élégante boutique et venant apporter,

selon le goût des spectateurs, des gâteaux chauds et des rafraîchissements de toute espèce. On voyait sur le côté de l'établissement des aides-pâtisseries pliant, roulant la pâte et la mettant au four⁴. » Un autre, qui fit sensation jusque dans la monarchie française, est son oranger qui fleurissait à la demande et dans lequel Robert-Houdin pouvait cacher un objet qu'il avait d'abord fait disparaître après l'avoir pris à quelqu'un de son public. « C'était ensuite un oranger mystérieux sur lequel naissaient des fleurs et des fruits, à la demande des dames. Pour terminer la scène, un mouchoir emprunté était envoyé à distance dans une orange laissée à dessein sur l'arbre. Celle-ci s'ouvrait, laissant voir le mouchoir, tandis que deux papillons venaient en prendre les coins et le développer aux yeux des spectateurs⁵. » Ou encore, « une autre pièce représentait deux clowns, Auriol et Debureau. Ce dernier tenait à la force des bras une chaise, sur laquelle son joyeux camarade faisait des gambades, des évolutions et des tours de force, ceux de l'artiste du cirque des Champs-Élysées. Après ces exercices, mon Auriol fumait une pipe et finissait la séance en accompagnant sur un petit flageolet un air que lui jouait l'orchestre⁶ ».

Ces automates étaient des pièces de spectacle – comme ceux de la galerie Bovary au musée des Automates de Ry, ville dont se serait inspiré Flaubert pour son roman. Au-delà de leurs fonctions et de leur utilité possible, ils devaient produire un effet sur les spectateur-ices, et fonctionnaient comme une introduction, une mise en condition aux spectacles de magie. Un peu comme les nombreuses vidéos de robots que l'on peut voir aujourd'hui, où la fonctionnalité et l'utilité de ces derniers ne sont pas évidentes à cerner. C'est, par exemple, le robot de Boston Dynamics qui fait des sauts périlleux impressionnants, ou plus récemment les démonstrations chinoises de robots qui dansent, font des arts martiaux ou courent le marathon de Pékin. Et pourtant, un robot qui fait

des sauts périlleux ou qui court le marathon ne sert à rien ! Si ce n'est à produire une forme de fascination et à légitimer, par du *storytelling*, les milliards de dollars injectés dans une recherche qui, finalement, ne tient toujours pas les promesses d'abolition du travail ou de remplacement de l'humain.

Mais peut-être que dans cette inutilité, dans ce déplacement vers la fable, se joue autre chose alors que la réussite technique et son efficacité ? Cela ne fait-il pas de la technologie quelque chose d'autre, quelque chose de magique – magie noire ou magie blanche ? C'est peut-être à cet endroit, dans cet espace ouvert par l'inutile, que se joue une remythologisation de la science et des techniques : bovarysme d'un côté, déformation de l'esprit scientifique de l'autre ?

Non pas à la manière de Robert-Houdin ici, mais bien au sens que Marx donne au fétichisme de la marchandise ; la magie technologique des vidéos de Boston Dynamics ou du Parti communiste chinois renvoyant d'abord à la magie du marché et de ses marchandises. Mais dans ce fétichisme, Marx nous dit aussi qu'il y a plus que de la matière dans les objets que nous fabriquons. En mettant en scène ses robots, l'entreprise américaine ne cherche pas tant à nous en montrer les fonctionnalités et les applications possibles, mais bien à créer un effet de fascination, quelque chose qui renforce la dimension magique et superstitieuse de la technologie. Dans un autre registre, les promesses mensongères de Elon Musk sur la colonisation de Mars ou l'envoi dans l'espace de data centers en sont une autre illustration. L'objectif est de contaminer nos imaginaires et de montrer les prouesses plutôt que les manquements de ces objets, et de ces technologies. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, de faire des objets qui fonctionnent, mais bien des récits qui captivent. C'est, comme le ferait un sortilège, une façon de subjuguier le public et de légitimer ces robots par un effet de fascination, par leur mise en histoire.